

Jean-Pierre Drapier

(Un enfant \diamond l'Autre) \diamond l'institution

Je voudrais d'abord remercier Marie-Hélène Guarriguel de son invitation, d'avoir placé celle-ci et cette après-midi sous l'égide du Réseau institution et psychanalyse – le RIP, qui fait tout sauf nous laisser nous reposer en paix – mais aussi la remercier d'un malentendu. Le malentendu, on le dit fécond, car il est de l'ordre du ratage, qui, vous le savez, est toujours une réussite. Réussite d'une rencontre avec la surprise, l'inattendu, le non-prévu.

Il est à ce titre du même ordre que le lapsus, réputé révélateur. Révélateur de quoi ? De ce que le sujet ne voulait pas dire, ou plutôt ne savait pas vouloir dire malgré tout. C'est ce qui permet de sortir des sentiers balisés et d'explorer un peu plus loin.

Ce malentendu donc : quand nous avons évoqué mon intervention dans le cadre de cette après-midi, j'ai eu envie de reprendre et d'approfondir le mathème que j'avais produit il y a quelques années concernant la rencontre d'un psychanalyste avec un enfant : (un enfant \diamond l'Autre). De structure, l'enfant est dans une proximité et une dépendance à l'Autre, qui peut se présenter sous différentes espèces, telles que nous ne recevons pas, en première intention, un enfant mais qu'il faut le dégager de la dyade un enfant \diamond l'Autre. Ce que nous recevons, c'est ce paquet, cette dyade : (un enfant \diamond l'Autre). Cela est vrai quel que soit le lieu où nous recevons l'enfant, institution ou cabinet privé. Mais Marie-Hélène entend : (un enfant \diamond l'institution). C'est-à-dire non pas un enfant articulé à l'Autre, un enfant dans son rapport à l'Autre, mais un enfant articulé, dans son rapport à l'institution. Ce qui dans une après-midi consacrée au travail en institution peut sembler logique mais m'éloignait de mon propos d'origine. Et, c'est là que le malentendu se révèle fécond, cela m'a poussé à aller un peu plus loin dans mon propos : si ce que je dis est vrai – nous ne recevons pas un enfant, encore moins l'enfant, mais

la dyade (un enfant \diamond l'Autre) –, alors ce que nous recevons en institution, l'objet premier de la demande faite à l'institution, est du même tonneau : on ne peut pas écrire « un enfant \diamond l'institution » mais on doit écrire : (un enfant \diamond l'Autre) \diamond l'institution.

Cela sera mon propos d'aujourd'hui et j'espère en faire la démonstration. Pour cela, j'aimerais commencer par questionner les quatre éléments de ce titre-programme : un enfant, l'Autre, le point et l'institution.

Un enfant

D'abord, pourquoi dire un enfant et non pas l'enfant ? Car pas plus que La Femme, L'Enfant n'existe. On les prend toujours au un par un, dans leur rapport singulier à leurs coordonnées signifiantes, à leurs parents, aux désirs qui les font naître et dans leur responsabilité propre de faire avec les cartes qui leur sont distribuées. Les discours, et partant les institutions qui parlent de L'Enfant et qui le traitent comme tel ne font que maltraiter leur singularité, fût-ce au nom de l'éducation, de la protection ou du soin.

Dans ses « Notes à Jenny Aubry » (mystérieusement devenues « Notes sur l'enfant » dans les *Autres écrits* publiés par J.-A. Miller), Jacques Lacan, même s'il parle de l'enfant, ne dit pas autre chose : « La fonction de résidu que soutient [...] la famille conjugale [...] met en valeur l'irréductible d'une transmission [...] impliquant la relation à un désir qui ne soit pas anonyme ¹. » Une transmission, un désir, pas d'anonymat. C'est-à-dire pas d'équivalence.

« C'est d'après une telle nécessité que se jugent les fonctions de la mère et du père. De la mère : en tant que ses soins portent la marque d'un intérêt particularisé, le fût-il par la voie de ses propres manques. Du père : en tant que son nom est le vecteur d'une incarnation de la Loi dans le désir ². » Là, on sent très nettement une dissymétrie : d'un côté, une mère, celle-là et pas une autre, qui existe et qui existe par ses soins, son intérêt particularisé, ses propres manques ; de l'autre, le père réduit à une fonction, à un nom qui, après tout, peut se passer d'un homme pour exister. Il s'agit, comme Lacan le dit plus loin, d'une fonction de médiation, pour empêcher l'enfant

1. J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

2. *Ibid.*

d'être tout pris dans le fantasme de la mère. Pour éviter que « l'enfant *réalise* la présence de [...] l'objet *a* dans le fantasme ³ ». Alors « c'est directement comme corrélatif d'un fantasme que l'enfant est intéressé ⁴ ». Un fantasme particulier, pour un symptôme particulier, chez un enfant particulier. Nous sommes là dans le champ ouvert à la psychose.

Évidemment, le symptôme d'un enfant peut ressortir à un « cas plus complexe, mais aussi plus ouvert à nos interventions ⁵ », c'est-à-dire, dans la névrose, représenter « la vérité du couple familial ⁶ ».

Mais peu importe : pour Jacques Lacan, c'est le contexte, le rapport à ce contexte qui va définir la manière de *symptômer* d'un enfant. Or, si le symptôme est ce qu'il y a de plus réel, s'il est la façon qu'a un sujet de faire avec la jouissance, on peut considérer qu'il est ce qui définit le mieux un sujet, un enfant : être l'objet *a* complètement pris dans le fantasme de la mère ou bien l'objet protégé des mâchoires du crocodile par la fonction paternelle.

Un enfant, avant d'être sujet, est le produit de l'interaction du désir de la mère et de la fonction paternelle, désir particulier et incarnation particulière d'où va sortir un produit particulier. Or, la question du désir n'est pas articulable sans l'articulation de la triade besoin-demande-désir. Ce qui nous introduit à la question de l'Autre.

L'Autre

Confronté à un besoin (manger, être propre, être rassuré) le bébé va crier. La mère va interpréter ce cri comme une demande : « Qu'est-ce qu'une demande ? C'est ce qui d'un besoin passe, au moyen d'un signifiant adressé à l'Autre ⁷. » Ce que nous pouvons déployer ainsi :

1. La demande est corrélatrice au signifiant. Pas de signifiant = pas de demande. Les animaux n'ont pas de demande, ils ont des besoins – que leurs maîtres élèvent à la dignité de demande par leurs signifiants à eux ;

3. *Ibid.*

4. *Ibid.* (souligné par nous).

5. *Ibid.*

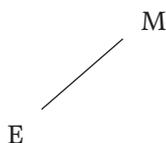
6. *Ibid.*

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 86.

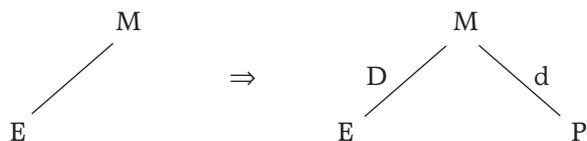
2. La demande est corrélative à l'existence de l'Autre. Pas d'Autre = pas de demande. Or, s'il est facile à l'Autre de répondre au besoin, le mécanisme langagier de la demande fait que l'Autre par nature s'y oppose. Lacan va plus loin en posant que la demande exige par nature, pour être soutenue comme demande, que l'Autre s'y oppose. En effet, le langage remodèle le besoin en demande et du coup le fait verser dans l'infini du complexe signifiant. La demande est toujours exorbitante : « Les enfants demandent toujours la Lune » – c'est bien connu. La demande est toujours demande d'autre chose.

On pourrait dire les choses autrement : le signifiant en introduisant un écart entre l'axe imaginaire du besoin et l'axe symbolique va amener ce que Lacan qualifie de perturbation, qui n'est rien d'autre que le désir. Le désir se pose donc et se propose d'abord dans l'évolution du sujet comme demande.

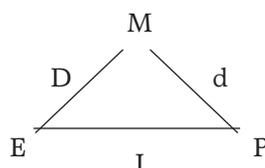
Demande adressée à qui en premier ? À la mère, qui se constitue ainsi comme Autre primordial et dont la réponse, par sa présence, constitue le signe du désir de l'enfant : non pas être satisfait ou ne pas l'être – mais être désiré.



Que faut-il pour que la mère n'écrase pas le désir de l'enfant sous la satisfaction du besoin, n'en fasse pas l'objet-bouchon, l'objet unique de son désir à elle ? Il faut un signifiant tiers, une place tierce, un lieu où la mère désire :



Le père est le signifiant par qui le signifiant est posé comme tel : il introduit l'enfant au symbolique, à la dimension symbolique du désir. En même temps, étant ce que la mère désire, il est ce à quoi l'enfant s'identifie.



À partir de cette question de la demande, on voit comment se constituent le triangle œdipien et la dialectique désir du sujet/désir de l'Autre.

C'est une autre façon de dire mon petit mathème : un enfant \diamond l'Autre. Quel Autre ? Autre maternel primordial, Autre paternel, Autre lieu des signifiants ? Car la question de l'Autre est complexe : comment passe-t-on du petit autre imaginaire à l'Autre symbolique ? De l'autre partenaire imaginaire, présent *hic* et *nunc*, consistant à l'Autre, antérieur et extérieur au sujet ?

Vous savez que Lacan a distingué le père imaginaire toujours bancroche, inégal de quelque manière que ce soit, terrible ou débonnaire, objet de l'identification aussi bien que de la rivalité, du père symbolique, qui par sa place dans le discours de la mère empêche la relation duelle entre l'enfant et la mère, empêche les mâchoires du crocodile de refermer leur clapet. Nul besoin pour cela d'un papa, d'un homme *hic* et *nunc* ; il faut que la mère réfère à l'ordre du langage, qui est l'Autre dernier, celui qui ordonne les sexes, les générations, l'interdit, etc. L'Autre primordial, radical, porteur de l'attente la plus radicale, c'est le langage. L'émergence du sujet se fait au lieu de l'Autre comme résultante du désir de l'Autre. Avec, comme le souligne Colette Soler, deux dimensions à cet Autre et à ce désir de l'Autre : « [...] ce qui s'écrit de la structure inscrit l'expérience, est lié donc à la diachronie de l'histoire, autrement dit à ce qui a eu lieu pour un individu donné. L'Autre dont il est question ici est un Autre incarné qui a parlé au sujet ⁸ ».

Première dimension qui vous renvoie à mon petit triangle précédent. Mais il en est une autre que je vous soulignai tout à l'heure : « Deuxièmement, le désir comme désir de l'Autre est plus essentiellement à prendre comme le signifié de la chaîne Autre que constitue

8. C. Soler, *L'inconscient qu'est-ce que c'est ?*, Cours au Collège clinique de Paris 2007-2008, Paris, 2009, p. 65.

le discours inconscient. L'Autre dans ce cas n'est pas supporté par un partenaire mais désigne l'hétéronomie du langage inconscient ⁹. » Qu'est-ce que l'hétéronomie ? C'est le fait de ne pas être autonome, d'obéir à des lois extérieures, de subir la règle du milieu environnant. Pour le sujet de la parole, quelles sont ces lois extérieures si ce ne sont les lois du langage, et qu'est-ce qui règle le milieu environnant dans lequel il baigne : le discours.

Le désir du sujet c'est le désir de l'Autre, Je est un Autre, l'étranger est au cœur du sujet, il n'y a pas d'inconscient collectif puisque le dedans est dehors et que l'inconscient n'est qu'un, toutes ces formules connues disent la même chose : « C'est l'Autre au fond que je suis pour moi-même puisque ce n'est pas Je qui parle. »

Le poinçon

Alors, me direz-vous, votre mathème « un enfant \diamond l'Autre », en quoi s'applique-t-il particulièrement au sujet enfant et non pas au sujet en général ? Bonne question, vous répondrai-je, en complétant ma réponse ainsi :

- premièrement, de sujet il n'en est qu'un, d'analysant il n'en est qu'un, et c'est toujours l'enfant qui est sur le divan, quel que soit son âge ;

- deuxièmement, il y a quand même une particularité de l'*in-fans* dans son rapport à l'Autre, c'est sa proximité, sa dépendance avec « l'Autre incarné qui a parlé ou parle au sujet », pour reprendre Colette Soler. C'est la présence, le temps présent de cet Autre qui non seulement parle *au* sujet mais aussi parle *du* sujet, *nous* parle du sujet. Que ce soit sous les espèces de l'Autre maternel, parental ou du social. Ce qui est particulier à un enfant, c'est ce que signifie le poinçon dans cette formule.

Chez Lacan, le poinçon apparaît pour la première fois en 1958, dans l'écriture du fantasme, \$ \diamond *a* ¹⁰, qui désigne le rapport particulier d'un sujet divisé avec l'objet *a*, cause du désir. Le poinçon figure, symbolise, remplace l'écriture de l'ensemble des relations possibles entre les deux termes de la formule \$ et *a*. Il est aussi bien signe d'inclusion, d'exclusion que de nouage. Et c'est là que ça se complexifie un

9. *Ibid.*

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les Formations de l'inconscient, op. cit.*

peu : dans *Les Formations de l'inconscient*, après avoir souligné que le désir est fondamentalement pervers, Lacan poursuit : « [...] en conséquence toutes ses demandes sont marquées d'un certain rapport, que représente ce nouveau petit symbole losangique que vous retrouvez sans cesse dans ses formules. Il implique simplement – c'est là tout son sens – que tout ce dont il s'agit ici est commandé par ce rapport quadratique que nous avons mis depuis toujours au fondement de notre articulation du problème, et qui dit qu'il n'y a pas de \$ concevable – ni articulable, ni possible – qui ne se soutienne du rapport ternaire A a' a. C'est tout ce que le losange veut dire ¹¹ ».

Pour cela, il y a un signifiant qui introduit dans l'Autre le rapport au petit autre : ce signifiant, c'est le phallus. Alors que le Nom-du-Père introduit dans l'Autre le jeu des signifiants et reste purement symbolique, le signifiant phallique introduit dans A, lieu trésor des signifiants, le rapport à a, le petit autre. « Ceci, qui le change de nature – et c'est pourquoi le symbole de l'Autre est barré – à savoir qu'il n'est pas purement et simplement le lieu de la parole, mais qu'il est, comme le sujet, impliqué dans la dialectique située sur le plan phénoménal de la réflexion à l'endroit du petit autre ¹². » Rappelons que le poinçon dans le langage courant désigne aussi bien la marque officielle faite sur un objet que l'outil utilisé pour faire cette marque ; on pourrait dire aussi le résultat de l'action autant que l'action elle-même, voire l'agent de l'action lui-même. Dans le fond, c'est peut-être là qu'est la réponse de la différence de cette formule (un enfant \diamond l'Autre) : dans le poinçon.

L'adulte, éternel enfant, vient nous parler de la marque laissée par l'Autre, déjà intériorisée, présentifiée par le poinçon comme action passée et donc essentiellement manque, mais qui donne en même temps la coloration particulière de sa relation à l'Autre, de la manière dont il est affecté par l'Autre.

(Un enfant \diamond l'Autre) vient nous parler de l'enfant, de ce qui est en train de le marquer, et nous entendons, voyons, ressentons le discours de cet enfant, celui de l'Autre à l'enfant, celui de l'Autre à nous-mêmes. Le poinçon présentifie ici l'agent en train de déposer sa marque sur l'enfant et sur nous. D'où toute l'attention qu'il requiert si

11. *Ibid.*, p. 316.

12. *Ibid.*, p. 317.

nous ne voulons pas en être tellement marqués qu'alors nous répé-
terions avec l'enfant les relations qu'il a à l'Autre.

L'institution

C'est d'ailleurs le grand chic des institutions dites soignantes et plus généralement des institutions qui s'occupent d'enfants que de répéter les relations d'un enfant avec son Autre familial, l'Autre incarné, aussi bien avec l'Autre de son discours inconscient, ou pour le dire autrement, freudiennement, répéter les liens que le moi, le ça et le surmoi entretiennent. Mais si ce n'est pas – ou pas seulement – un enfant que nous recevons mais (un enfant $\hat{\Delta}$ l'Autre), cela veut dire que l'institution répète aussi les relations de cette dyade aussi bien en interne (entre chacun de ses termes) qu'en externe, c'est-à-dire l'interaction de la dyade avec le social (pour faire large).

Dans cette répétition nul hasard : en effet, vous vous souvenez de Freud définissant le lapsus, le rêve, le symptôme comme des formations de l'inconscient, c'est-à-dire des sécrétions, résultats et révélateurs de l'inconscient. Eh bien, on peut dire sur le même fil que les institutions sont des « formations du social ». Or, pour Lacan, il y a quatre discours qui font lien social, qui l'écrivent et le soutiennent : le discours du maître, celui de l'hystérique, celui de l'universitaire et celui de l'analyste, et deux discours qui sont hors lien social, voire le délitent : le discours capitaliste et celui de la science. « Les institutions sont des formations du social » veut dire qu'elles sont la résultante du nouage des quatre discours qui font lien social et que, comme le social, elles sont affectées par le discours capitaliste et celui de la science.

L'institution est fondée par le discours du maître :

$$\frac{S_1}{\$} \longrightarrow \frac{S_2}{a}$$

//

où la place de l'agent effecteur ou opérateur est occupée par un signifiant maître : soigner, éduquer, punir, etc. Il est pour l'institution le but, l'idéal, ce à quoi elle doit concourir.

Évidemment, si vous mettez le signifiant « psychanalyser » en place de S_1 , vous ne changez pas de discours, vous n'êtes jamais que dans le discours du maître paré d'autres plumes du paon.

Toute institution vise à se pacifier, à pacifier ses membres, à pacifier son rapport aux autres, au social par le savoir, et tente donc de faire du discours universitaire – « unis vers Cythère » écrivait Lacan – un facteur de cohérence interne, d’amour entre ses membres. Dans certaines institutions, c’est la psychanalyse qui est mise en place de S_2 .

$$\frac{S_2}{S_1} \longrightarrow \frac{a}{\$}$$

Cela ne change rien : nous sommes toujours dans le discours unis vers Cythère.

D’ailleurs, si vous mettez en S_1 , dans le discours du maître, l’idéal psychanalyse, vous convoquerez en S_2 le savoir analytique. Robert Castel avait fustigé en son temps ces tentations du terme de « psychanalysme ¹³ ». Cela peut produire, au mieux, des psychothérapeutes, au pire des théoriciens-croisés de la psychanalyse ayant une pratique impérialiste et méprisante. Déjà en 1964, Lacan ne disait pas autre chose quand il écrivait :

« Même si l’on prête la main en France comme ailleurs à une pratique mitigée par le déferlement d’une psychothérapie associée aux besoins de l’hygiène mentale, – c’est un fait qu’aucun praticien n’est sans montrer sa gêne ou son aversion, voire dérision ou horreur, à mesure des occasions qu’il s’offre de s’immerger au lieu ouvert où la pratique ici dénoncée prend forme impérialiste : conformisme de la visée, barbarisme de la doctrine, régression achevée à un psychologisme pur et simple – le tout mal compensé par la promotion d’une cléricature, facile à caricaturer, mais qui dans sa composition est bien le reste qui témoigne de la formation par quoi la psychanalyse ne se dissout pas dans ce qu’elle propage.

Ce discord, qu’on l’imagine de l’évidence qui surgit à interroger s’il n’est pas vrai qu’à notre époque la psychanalyse est partout, les psychanalystes autre part ¹⁴. »

Mon maître en psychiatrie, Lucien Bonaffé, dénonçait lui « la psychanalysette à l’eau » qui travaille du côté de la farce, du semblant, du vouloir être même, avoir le même. Ce n’est plus l’analyse comme signifiant maître mais l’analyste comme maître, c’est-à-dire

13. R. Castel, *La Gestion des risques*, Paris, Éditions de Minuit, 1981.

14. J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 237.

celui qui l'a et donc celui à qui il faut le dérober. Il s'agit clairement du discours de l'hystérique « qui veut un maître sur lequel elle règne » : elle met ce maître à la place de l'Autre (en haut, à droite) :

$$\frac{\$}{a} \longrightarrow \frac{S_1}{S_2}$$

tout en faisant tomber l'objet du désir en place de vérité (en bas, à gauche), vérité qu'elle occulte et démasque de son agitation et de son verbiage. Le sujet dans sa dimension de subversion est aux commandes.

Alors, le discours de l'analyste en institution, d'où diable peut-il bien surgir sans que le signifiant analyste soit le support ou le support du discours du maître, de l'universitaire ou de l'hystérique ?

D'abord cela suppose le désir de l'analyste ; que quelqu'un, quelques uns soient porteurs de ce désir en tant que désir de desêtre, place où le désir de savoir inconscient du sujet qui s'adresse à nous peut se loger.

Puis de respecter la place et la fonction des autres discours, de les faire tourner afin justement que lui en émerge. C'est la leçon que nous donne Lacan dans *Encore* : « De ce discours psychanalytique il y a toujours quelque émergence à chaque passage d'un discours à un autre », « à chaque franchissement d'un discours à un autre ¹⁵ ». Par quel mécanisme donc ? Et c'est là où il faut la préexistence logique du désir de l'analyste au discours de l'analyste : « Ce dont il s'agit dans le Discours Analytique, c'est toujours ceci – à ce qui s'énonce de signifiant vous donnez toujours une autre lecture que ce qu'il signifie ¹⁶ ».

Ce qui pour une institution fondée par un signifiant maître veut dire ne pas oublier ce signifiant maître, son existence symbolique qui fait ex-sister l'institution, mais aussi savoir lui donner un autre sens, lui permettre de se mettre en chaîne avec d'autres signifiants. L'institution qui se veut analytique est « pas-toute » dans le discours du maître.

15. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 21.

16. *Ibid.*, p. 37.